

Véronique Rizzo en double duo

Pour le printemps de l'art contemporain, Marseille, Véronique Rizzo joue double, elle expose deux fois, dans des lieux différents et chaque fois en duo.

À La GAD, galerie Arnaud Deschin, elle s'est accordée avec l'artiste d'origine portugaise, vivant en Suisse, Francisco Da Mata pour habiter l'espace.

Comme souhaité par le directeur de la galerie, les deux artistes ont négocié une disposition en rapport avec les données architecturales du lieu : le long mur d'accrochage, les couleurs et les matériaux spécifiques. Si de prime abord c'est l'aspect unitaire de l'ensemble qui apparaît, très vite on identifie les œuvres. Francisco Da Mata a accroché ce qu'il appelle des sculptures murales. Des dessins, des impressions graphiques ou textuelles, des bombages, etc. sont disposés dans des encadrements fragmentés, puis réagencés. Certaines œuvres brisées, puis recollées deviennent des créations autonomes dont le relief est positionnable à discrétion sur le mur plan. D'autres s'adaptent en fonction des lieux. L'œuvre *Une rose est une corde est une route est une fuite*, 2011, fut présentée en suite suspendue antérieurement ; ici les différents fragments sont posés sur le sol en appui sur le mur. Une autre création, *Die Uniform* 2011-2012, est constituée de fragments de cadres et de dessins ; ceux-ci sont associés à un repeint blanc du mur. Respectueuse de cette parenté, Véronique Rizzo n'est pas intervenue dans les entours proches avec ses accompagnements au pochoir. Choisi initialement, le terme *Battle* a été conservé dans l'intitulé de l'exposition, cependant le mutuel respect des deux artistes les a conduits à s'accorder plus qu'à se battre. Tenant compte des caractéristiques de l'espace de la galerie et des œuvres de Da Mata, Rizzo a multiplié les interventions sur les murs et au plafond. L'artiste marseillaise n'a accroché ici qu'une seule de ses créations. *Gusto Factory*, 2012 est une toile de grand format (220 x 145 cm). On y retrouve le mixte d'éléments et techniques qui est une des caractéristiques des compositions actuelles de l'artiste. La superposition des plans réalisés par des apports successifs de pochoirs installe un réseau abstrait dans lequel le regard se perd en raison des jeux d'opacité et de transparence. Les lettres sont des figures qui ne forment pas texte ; même inversé le signe reste lisible mais l'ensemble est illisible. Les positionnements multiples, les retournements, les ambiguïtés formelles confirment le déficit de parole essentiel à la peinture pensée abstraitement. La surprise est l'introduction en bas à droite de l'œuvre d'une image imprimée : on aperçoit le poète Gusto Gräser (1879-1958) à la sortie d'une usine à Berlin. La référence à ce prophète en sandale qui, à partir de la communauté du Monte Verità, près d'Ascona en Suisse, vagabonda en Europe récitant ses poèmes et professant le pacifisme (certains y ont vu un « Ghandhi occidental ») ne manque pas d'intriguer. Certes il y a eu dès les débuts de l'abstraction une voie mystique qui entrevoyait par la non figuration un accès à une dimension infinie de l'espace (Malévitch). D'autres trouvaient dans la peinture une possibilité de transcender les valeurs et les symboles politiques (Rothko). Ici rien de cela. Le système mis en place par Véronique Rizzo est autre. La postmodernité est passée par là et l'abstraction n'est plus une prison. Le collage de la photographie dit combien cette peinture est seulement *presque abstraite*. En fait ici tout joue à faire image : tout d'abord les images d'une abstraction construite mais réalisée à partir de caches. La répétition, sur la toile puis sur le mur, affirme l'usage systématique d'un procédé. Le savant jeu de pochoirs est une manière pour l'artiste de se tenir à distance des gestes qui impliqueraient trop subjectivement leur auteur. Même le large geste oblique au pinceau, pour osé qu'il soit au premier plan du tableau, vaut ici comme image, image rappel des gestes de Degottex ou des expressionnistes américains. Le tube néon

vert ovalisé qui sort en bas à droite de la toile est un autre clin d'œil à une série d'artistes choisissant eux une mise à distance par l'utilisation de technologie. La photographie collée constitue un rappel chargé, un rappel de l'engagement d'une vie d'un personnage devenu un mythe. À sa manière, une artiste comme Véronique Rizzo, même si elle maintient des distances avec toute subjectivité, engage sa vie pour son art. La collaboration des deux artistes dans la mise en scène de l'exposition oblige le visiteur à diversifier ses regards. On peut avoir une vision globale, puis différencier les travaux des artistes, apprécier les qualités de l'un comme de l'autre. Les parentés apparaissent, les différences se marquent. À chacun de faire des choix, ou pas.

L'association Technè présente rue Jean de Bernardy jusqu'au 21 juillet du coucher du soleil à minuit une vidéo spécialement conçue par Véronique Rizzo en relation avec les grilles obliques de la vitrine du lieu. Les images projetées de l'intérieur se regardent depuis la rue. Le 18 mai David Merlo, un bassiste compositeur, improvisait en *live*. Le résultat était tout à fait captivant. On regarde plusieurs fois ce jeu de lignes, de cercles colorés qui montent et descendent entre les obliques. Dans un autre volet, les triangles posés sur la pointe (le V de Véronique) avancent et reculent avant de se transformer en réseaux (les réseaux labyrinthiques de Rizzo). On est tout à fait conquis par la « synergie des formes vibratoires, dynamiques et spatiales » et les concordances musicales.

Le journal sous officiel n°51
Jean Claude Le Gouic